LE REFUGE

Manon Gonzalez

Mémoire de recherche UE 10
DSAAD mention Espace
Promotion 2016-2018
ESAA La Martinière-Diderot, Lyon
Directeurs de recherches Françoise Peret et Eric Combet

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier les professeurs qui m'ont accompagné sur l'ensemble de ma recherche, Françoise Peret et Eric Combet. Mais aussi Eric Durif-Varambon qui a su me guider pour la présentation de ce mémoire.

Je remercie aussi les acteurs rencontrés pour nourrir ma réflexion. Rachel Linossier, maître de conférences et urbaniste à l'IUL, pour ses thèmes réflexifs et ses conseils, mais aussi Julien Beller et l'association humanitaire Perou, ainsi que les personnes répondants à mes enquêtes.

Je remercie également les bibliothèques de Lyon avec leurs nombreux ouvrages.
Et plus particulièrement, ma famille et mes amis qui m'ont accompagné et contribué à l'avancée de ce mémoire.

01 |

INTRODUCTION |7

02 |

REFUGE-ABRIS |11

LE CLÔT |**13**
LA CABANE |**18**
L'EFFACÉ,
L'IMPERCEPTIBLE |**22**

03 |

REFUGE-EXPOSITION |29

L'EXPOSITION RELIGIEUSE |**31**
L'EXPOSITION ESTHÉTIQUE |**38**
L'ESPACE PSYCHIQUE |**44**

04|

TOUT ESPACE DEVIENT REFUGE |49

LA PRÉCARITÉ NATURELLE |**52**
LA PRÉCARITÉ SÉCURITAIRE |**59**
LA PRÉCARITÉ SOCIALE |**64**

05|

CONCLUSION |71

06|

SOURCES |75

BIBLIOGRAPHIE |**77**
WEBOGRAPHIE |**80**
FILMOGRAPHIE |**82**

01

INTRODUCTION

Par définition, le refuge est un lieu ou une construction permettant de se retirer pour s'échapper et s'abriter d'un danger. En architecture, il se traduit généralement par un habitat à la limite de l'habitabilité. Celui-ci existe lorsque nous avons perdu un monde, nous sommes alors en quête d'un retour à une stabilité. Généré par une situation précaire, il engendre une situation d'entre deux, se positionnant entre la notion d'abandon et de territoire. En effet, en tant que réfugié, nous ne sommes pas abandonnés, mais dans un retrait voulu. Néanmoins, le refuge n'est pas notre territoire. C'est un lieu intermédiaire, issu d'une situation transitoire.

Espace défini pour être rassurant, il évoque un espace familier au travers de son architecture. Si nous nous penchons sur les comportements que nous adoptons face à cette notion, nous pouvons remarquer que nous nous réfugions dans un lieu que nous connaissons et qui nous réconforte. Dès notre plus jeune âge, nous développons des cabanes afin de nous isoler, et développer notre propre refuge, personnel et reflet de notre identité. En effet, nous pourrions penser que la maison, le chez-soi familial est le refuge de l'enfant. Cependant, celui-ci appartient au parents, la maison étant l'identité de ceux-ci. De même, à l'âge adulte, nous nous rassemblons par catégories. Centres d'intérêts, cultures et origines, zones géographiques, religions, classe sociale...
Dans ce cas, nous pouvons alors parler du refuge comme étant un lieu dédié et identitaire.

Aujourd'hui, pour des raisons écologiques (séismes...), sécuritaires (attentats...) mais aussi sociales (mal être des individus : stress...), le danger se trouve être permanent. Le refuge ne peut plus être qu'un moment. Il doit être permanent et universel. Se développe alors l'hypothèse du refuge comme devenant une dimension possible de tout espace. Nous adoptons alors un comportement permanent de fuite nous rendant tous réfugiés de ces menaces. Le refuge devient notre habitat fondamental.
Nous pouvons donc nous interroger sur cette mutation

du refuge. Dans une société rythmée par une accélération croissante, où tout va de plus en plus vite, que perdons-nous ? Qu'allons-nous chercher dans cette nouvelle forme de refuge ?

Généralement, nous constatons que le refuge se traduit - formellement et spatialement - sous la forme de « cocons ». En tant que designer, nous pouvons nous questionner sur cet aspect formel, cette récurrence.

Existerait-il une autre forme rassurante, que nous pourrions développer pour conserver cette sensation de sécurité ? Avons-nous besoin d'une forme pour qualifier le refuge ? Une forme construite est-elle indispensable ?

Autant de questionnements auxquels nous parviendrons à répondre dans l'étude qui suit.
Mon mémoire tend à apporter une nouvelle définition du refuge, en adéquation avec notre société contemporaine. S'interrogeant successivement le refuge comme typologie archétypale de l'abri, puis comme source d'exposition et enfin comme devenant la possible dimension de tout espace.

02

REFUGE-ABRIS

LE CLÔT

LA CABANE

L'EFFACÉ, L'IMPERCEPTIBLE

LE CLÔT

UNE GÉOMÉTRIE EXPRESSIVE

La notion de refuge apparaît dès notre plus jeune âge. Nous sommes tous à la recherche d'un environnement rassurant, où se sentir en sécurité. Dans la structure mystique, le refuge est le lieu intime tel la demeure ou une image féminine comme la femme, la mère. Imaginé comme grotte, île, maison, berceau ou ventre maternel, le refuge représente la sécurité, la chaleur et la protection contre la vie précaire, le temps implacable et la mort.
La femme est l'image d'un refuge possible. Son ventre est le symbole d'un espace clos et protecteur. Cette sphère protectrice dans laquelle nous nous développons est le premier abri que nous connaissons et pratiquons.
Ce refuge contre le temps apparaît comme une oasis de stabilité et d'immobilité, un paradis. L'hôte, le nourrisson, se retrouve tranquille et paisible dans le corps maternel, devenant son refuge et sa forteresse.

« *Le rêve d'un retour au sein maternel* » (1) est l'expression d'un désir de régression à un temps passé, l'objet où la femme aimée constitue une bouée de sauvetage à partir desquelles il sera possible de sortir, au sein même du présent, du flot temporel.
En glissant du domaine de l'espace à celui du temps, cette thématique du refuge a d'ailleurs tendance à devenir plus abstraite. De l'image mythique mais encore concrète du ventre maternel, on passe progressivement à une image qui symbolise le refuge au travers de la courbe, du creux et de la rondeur, celle de la sphère. Ainsi, se développe

(1) PIERROT Jean. *Guillevic ou la sérénité gagnée*, Champ Poétique, éd. Champ Vallon, Ceyzérieu, 1993. p34

une rêverie de caractère géométrique.

> « *La maison construite par le corps pour le corps, prenant sa forme par l'intérieur, comme une coquille, dans une intimité qui travaille physiquement.* » (2)

(2) BACHELARD Gaston, *Poétique de l'espace*, Chapitre V « La coquille », Bibliothèque de philosophie contemporaine, éd. Quadrige, Paris, 1981.

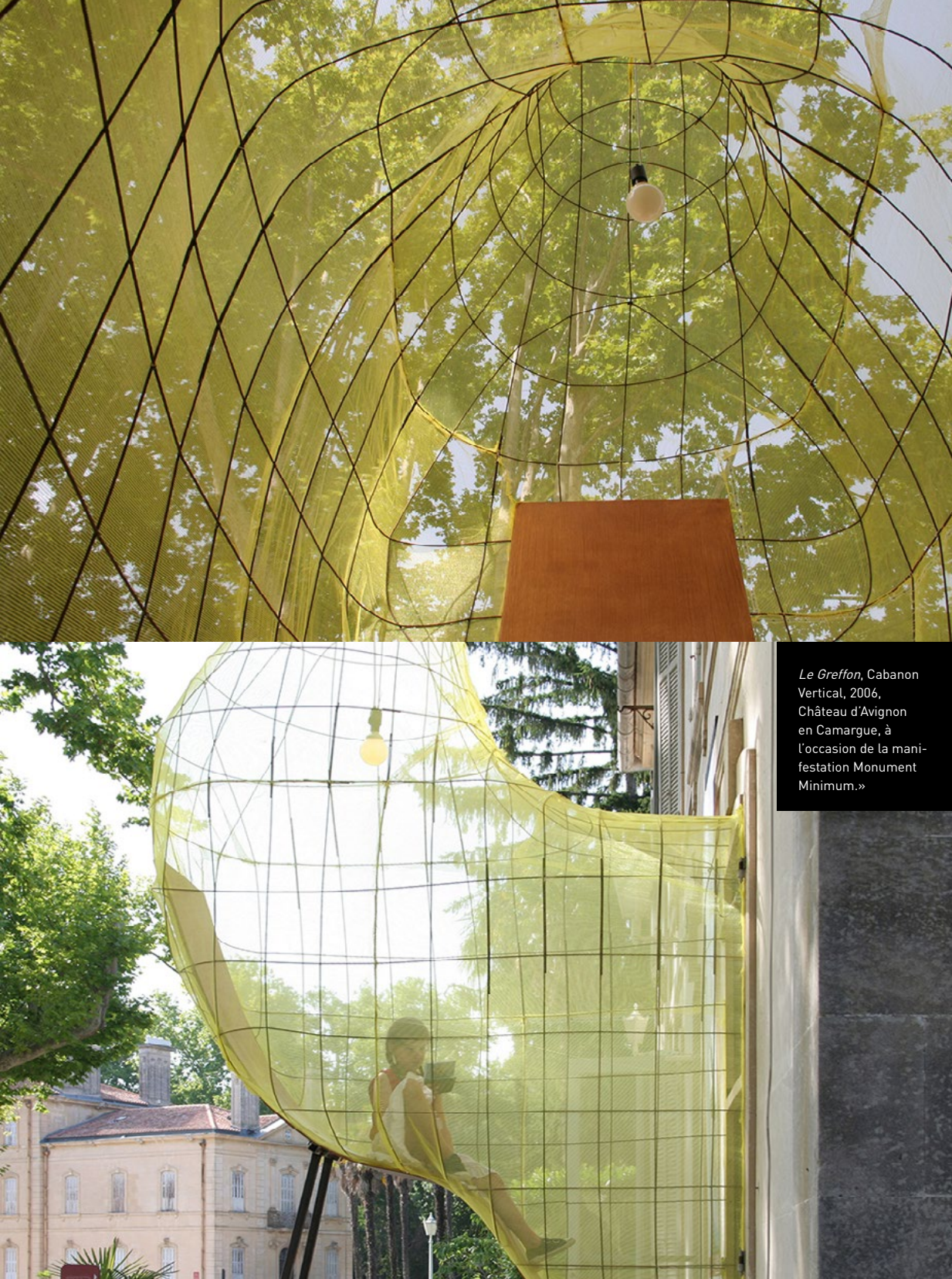
De plus, durant notre enfance, nous développons nos propres refuges, se traduisant généralement spatialement par l'exigu, l'étroit, le resserré... comme les cachettes ou encore les abris de fortunes, les cabanes. Ceux-ci nous appartiennent. Lieux choisis ou conçus par nous-même, ils prennent la forme de « havres de paix ».

Ces images issues de nos souvenirs, à l'origine d'une protection organique que nous avons tous vécus, nous mènent vers la création d'une typologie archétypale du refuge : la forme du « cocon », ayant une dimension formelle universelle.

LE MODÈLE DU COCON

De nombreux projets architecturaux ayant pour intention de créer des espaces protecteurs et rassurants se tournent vers cette forme isolante que symbolise le « cocon ». Le cocon familial, doux, protecteur, rassurant, sécurisant et valorisant. Quel que soit le contexte, cette forme apparaît comme un « modèle infaillible ».

Ce modèle se traduit, par exemple, avec l'enveloppe protectrice *Le Greffon*, développée par Cabanon Vertical. Sur le territoire de la Camargue, la présence des moustiques durant l'été rend audacieuse l'idée de rêvasser le soir sur la terrasse. Le désir de développer des usages possibles en extérieur, malgré les inconvénients de l'environnement, devient le fil conducteur de ce projet. A la manière d'un meuble dans un intérieur, cette petite architecture vient se greffer à la bâtisse, la maison, pour aménager et rendre habitable cette façade. L'esthétique biomorphique de cette excroissance est proche du



Le Greffon, Cabanon Vertical, 2006, Château d'Avignon en Camargue, à l'occasion de la manifestation Monument Minimum.»

bourgeon ou du cocon. Consistant à installer un siège hors de la maison, cette « moustiquaire » est accessible en s'échappant par la fenêtre. Équipée d'une lampe qui s'anime au rythme du tournoiement des insectes, l'occupant n'en devient plus la proie.

Dans un tout autre contexte, celui du travail, nous pouvons remarquer cette efficacité à développer des espaces aux formes similaires. Comment développer des espaces personnels dans un contexte où l'espace partagé prône ? De nombreux designers se sont penchés sur cette question, en laissant émerger des réponses formellement similaires. A l'image du travail de Dymitr Malcew, qui développe des cocons ou encore des capsules d'isolation.
En écho à la structure typique d'une cabane dans les arbres, ce mobilier offre à la fois un lieu de contemplation et de concentration. Conçu spécifiquement pour un espace de travail collaboratif dans un ancien entrepôt à Singapour, les éléments flexibles offrent une variété d'arrangements différents. En fonction de la tâche souhaitée, les « cabanes » modulaires peuvent être réunies pour des réunions impromptues ou positionnées séparément pour créer un sentiment d'intimité sans être complètement enfermés. Celles-ci agissent elles-mêmes comme des séparateurs d'espace, marquant différents quartiers dans le plan de bureau à haut plafond.

Nous pouvons constater que cette forme favorisant l'immersion et le renfermement sur soi est très présente dans la conception architecturale et en design. Peut-on vraiment dire que ces micros architectures sont vraiment source de refuge ? Lorsque nous évoquons cette notion, ne pouvons-nous pas imaginer une autre forme rassurante ?

◀ *Tree House*, Dymitr Malcew, 2013, Singapour

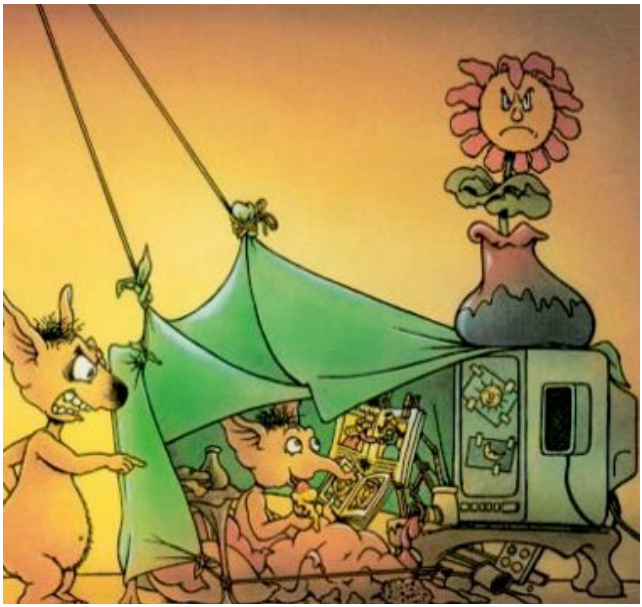
LA CABANE

UNE RUPTURE DANS LE TEMPS

Qu'elle soit d'enfant, de philosophe ou d'artiste, abri de fortune ou résidence secondaire, perchée dans les branches ou flottant sur les eaux, la cabane hante notre imaginaire autant qu'elle se dérobe à nos yeux, dans les recoins de nos quotidiens bien réglés. Elle apparaît comme une rupture dans le temps, révélant une utopie, habitant nos rêveries.
Ces constructions éphémères et fragiles incarnent dans notre société de confort et de contrôle une échappée belle, un lieu de retraite dans le monde, un terrain d'expérimentations et d'apprentissage, un espace de mise en culture de soi et de ce qui nous environne.

UNE ORIGINE PRIMITIVE DE L'ARCHITECTURE

Nous pouvons considérer les cabanes comme des architectures précaires dont la fonction serait de nous abriter provisoirement. Ces constructions pourtant si simples soient-elles en apparence, nous renvoient à un passé archaïque, voire mythique, si l'on entend par mythe un récit des origines, la nôtre d'abord mais aussi celle de l'humanité tout entière. Ces mythes supposent un héros civilisateur et mettent en scène ce moment fondateur où les hommes, cherchant à s'établir, s'assemblent autour d'un feu pour échanger et partager leurs expériences. Ils se mettent alors à construire des huttes ou des cabanes



◀ Cabane extraite du livre *Okilélé* de Claude Ponti, École des Loisirs, 2002

Cabane extraite du livre *L' Arbre sans fin*, Claude Ponti, École ▼ des Loisirs, 1992

dont certaines seront partagées à des fins rituelles, politiques ou religieuses.
A l'image de l'animal, l'homme crée sa cabane comme l'oiseau fait son nid, ou d'autres espèces creusent des terriers.

Sans le savoir, nous nous inscrivons dans cette lignée, lorsque, enfants, nous nous plaisons à construire nous-mêmes des cabanes de bric et de broc, avec ce que nous avons sous la main : des draps, des coussins, des tapis, des tables, des chaises, des balais, des rideaux... Mais aussi quand nous allons dans un jardin ou en forêt, où nous faisons de même avec des branches, de la terre ou des morceaux de troncs. Dans les villes, les sans-abris en bâtissent en ramassant sur le trottoir des palettes, des cartons d'emballage, des planches, des portes arrachées, des tables sans pieds... toutes sortes de rebuts que l'on peut assembler. C'est également ce que certains artistes fabriquent, inspirés par ces gestes premiers, c'est ce que Michel Ragon nomme « anarchitectures » (3).
En y regardant de plus près, nous vivons le caractère forcé de cette supposée genèse si peu probable qui associe cabane et maison. Cet art bien particulier pour lequel les limites sont essentielles et les dimensions affirmées. L'architecture n'a pas grand-chose à voir avec ces espaces plus imaginaires que réels qui ne supposent aucuns savoir-faire et transgressent toutes les règles de construction établies. Une cabane, en effet, au sens où je l'entends, est l'esquisse d'un imaginaire rassurant et sécurisant dont la forme dépend de matériaux qui, pour la plupart, sont hétéroclites, et à partir desquels, elle a été édifiée. Une fois qu'elle est démolie, nous ne pouvons pas la construire à l'identique.

(3) Terme utilisé par Matta-Clark dans les années 1970. Phoebe Clark, *Les carnets du paysage - Déchets*, n°29, « A brave new world ? Le bidonville au prisme de l'art avant-garde ou dystopie ? », éd. Actes Sud, Arles, 2016, p104

UNE UTOPIE

Les cabanes sont avant tout ouvertes sur le monde et en particulier sur la nature qui l'entoure. La nature prend ici la forme d'un espace de proximité et de rêve où ne cessent d'éclore les formes et les matières qui re-

présentent le « vivant », notre attention se porte sur elle. Plus que des espaces physiques, les cabanes sont des « lieux psychiques » (4), situés hors du temps mais aussi hors de l'espace. La cabane n'est en effet nulle part, et ne connaît aucun véritable repère temporel. Qui n'a jamais voyagé durant son enfance, dans les cabanes qu'il s'était faites, qui n'a été sur la lune, en restant sous sa table recouverte d'un tapis et d'un drap, ou sous une planche inclinée, qui lui servait de vaisseau spatial ?
Évocateurs d'un espace familier, la dimension refuge de ces constructions insolites n'est pas dans sa solidité, sa robustesse, mais dans sa simple matérialisation d'une enveloppe, d'un espace clôt qui nous est réservé. Incongrues, ces micro architectures sont l'affirmation de l'individuel face au collectif, du singulier face à la série.

(4) Expression utilisée par Freud pour désigner une sorte de point idéal à partir duquel sont projetées les images de notre inconscient. Freud, *La science des rêves*, traduction de L . Meyerson, éd. Club français du livre, Paris, 1963.

La cabane peut être considérée comme un espace « hétérotopique » (5) dans le sens de la définition d'une « utopie située » donnée par le philosophe Michel Foucault. Il s'agit bien d'un espace hors de tous les lieux, bien que pourtant il soit localisable. Il se constitue d'abord comme un dehors, au sens où cet espace se trouve placé au bord ou à la limite de l'ordre normal des choses.
Une cabane serait ainsi sans doute moins déterminée par son usage (s'abriter, se protéger, se cacher) que par la prise en compte des matériaux que l'on trouve sur place ou aux alentours. La notion d'auto-construction est étroitement liée à celle de la cabane. Sa conception commence directement avec la matière, sur le chantier et non avec un programme. La cabane n'a pas de fonctions prédéterminées : nous pouvons y faire ce que nous voulons. Chacun a loisir d'y développer son propre imaginaire. Il s'agit donc moins de désigner des fonctionnalités imposées, que de proposer un cadre permettant d'imaginer des moments variés de vie, y compris hors champs, des temps « autres ».

(5) Concept forgé par Michel Foucault dans la conférence *Des espaces autres* en 1967. Il y définit les hétérotopies comme une localisation physique de l'utopie.

L'EFFACÉ, L'IMPERCEPTIBLE

LE FURTIF

En contexte de guerre, la notion de refuge est omniprésente. Comment échapper à l'ennemi ? Comment se protéger et se dissimuler de celui-ci ? De ces questions est né le bunker, une architecture fortifiée, utilisée pour se protéger des attaques. Développé durant la Seconde Guerre mondiale, cet abri peut être qualifié de furtif.
Par nature, le refuge implique une défense. Or, dans ce cas, celui-ci implique aussi une attaque. Le bunker a pour fonction de se noyer dans les lignes du paysage environnant pour se cacher et s'abriter de son ennemi, mais aussi pour mieux l'attaquer, de manière vive et agile. Celui-ci vient effacer la limite établie par chaque parti. Il en existe toujours une mais nous ne pouvons la voir. La protection se fait alors par l'imperceptibilité. Une architecture rasant les lignes du paysage et partiellement enterrée se camoufle.

Le bunker se positionne aux antipodes des châteaux forts. Similaires par leur double fonction, l'enceinte protectrice de ce type d'architecture était cependant ostentatoire. Trop visibles mais aussi plus fragiles suite aux progrès de l'artillerie, les châteaux forts ont tout d'abord cherché à évoluer et s'adapter à l'armement. À la frontière franco-espagnole, à Salses, l'ingénieur aragonais Ramirez a « enterré » le château pour mieux résister aux tirs rasants.
Ce système de « fortification rasante » s'est développé dans les Pyrénées puis en Bretagne, marquant la transition avec les bastions de l'époque moderne, puis le dé-

Vestiges de blockhaus sur la côte Ouest française, qui formaient anciennement le Mur de l'Atlantique, 1941-1944

Forteresse de Salses, Pyrénées-Orientales, Francisco Ramiro Lopez, 1497-1504

veloppement du bunker sur ce principe de dissimulation en surface.

LE MIMÉTISME

Dans d'autres situations, le refuge devient un espace de dissimulation. Nous retrouvons de nombreuses interventions architecturales où l'imitation, où la posture caméléon est adoptée. En se fondant dans le paysage environnant, l'architecture s'intègre à celui-ci, s'effaçant au profit de sa fonction protectrice. L'architecture organique est alors favorisée dans ce type de construction. L'architecture est intégrée par un jeu de similitude avec son milieu. Nous pouvons la qualifier d'architecture du camouflage.
Il existe une multitude de principes permettant de développer des « cachettes », des antres dissimulées au regard de tous. Par une adaptabilité à la topographie du terrain, par une réflexion de l'environnement, par la reprise formelle d'un élément caractéristique du lieu...

La maison *Jupiter* est à l'origine construite comme maison de week-end et de vacances. Mais celle-ci est bien plus, c'est une expérience. Fruit d'une réflexion familiale sur le respect d'un environnement et une volonté de s'isoler de l'entourage familial à proximité. Nous approchons cette habitation par un petit cheminement naturel, dessiné par le temps et les multiples passages dans la lande. Disposée dans un bosquet de genévriers, la maison se pose comme un miroir sur l'environnement, à peine visible, s'effaçant des deux habitations blanches adjacentes. Tous les membres de la famille ayant un chalet dans le quartier, l'ambiguité se trouve dans la conservation d'un lien étroit avec celle-ci tout en conservant une zone privée.
Pour cela, un traitement ambitieux, original et ludique de la façade, traitée comme une combinaison. Un intérêt tout particulier à la végétation existante sur le terrain a guidé cette singularité architecturale. Comme un trompe l'œil, une photo des genévriers a été utilisée comme base

◀ *Juniper House*,
Murman Arkitekter,
Suède, 2005

pour la toile tendue enveloppant les façades de la maison. Celui-ci est placé sur une structure en acier et mis à distance d'une quarantaine de centimètres des parois de l'habitation. Les grandes ouvertures sont elles aussi isolées dans le même plan que les éléments de la façade. La semi-transparence du textile offre des effets d'éclairages passionnant et intriguant.
Cette architecture moderne joue avec le paysage naturel, ne devenant pas visuelle dans celui-ci mais au contraire quasi imperceptible. Elle devient illusion du paysage. Une véritable recherche sur ce que nous voyons et ne voyons pas dans une maison, comment cela nous affecte et comment nous ressentons la couleur, la texture, la surface, la matière, la transparence, la lumière extérieure contre et à travers les façades s'installe. Ainsi, la maison Jupiter devient la clairière même dans laquelle elle se trouve. Les genévriers, situés à deux pas des façades, viennent les rythmer. Le voisinage se trouve mis à distance par ce filtre, tout en étant invités par les transparences et jeux de lumière à contempler ce paysage artificiel.

LE FUSIONNEL

L'architecture troglodyte permet quant à elle d'aller plus loin dans cette volonté de mimétisme avec l'environnement, en s'immergeant totalement dans le paysage naturel. Depuis très longtemps, l'Homme utilise les cavités de la roche pour sa fonction défensive et pour s'y abriter. Cette typologie architecturale fusionne avec son environnement : souterraine ou creusée dans le rocher à flanc de montagne.

Dans le département de la Dordogne, et tout particulièrement dans le Périgord, de nombreuses traces de ce type d'architectures sont encore présentes. Appuyons-nous par exemple sur la maison Forte de Reignac. Il s'agit d'un « château falaise » qui demeure noble depuis 700 ans et dont la première occupation remonte à l'époque préhistorique.
En effet, jusqu'au Moyen Age, les chasseurs utilisaient

◀ Maison Forte de Reignac, façade du 14ème siècle, vallée de la Vézère, Dordogne

ces vastes abris sous roche pour se protéger du froid. Puis est venue la construction du château. Établi sur un escarpement surplombant la vallée de la Vézère, il est infiniment plus grand que nous pouvons le soupçonner, vue de l'extérieur. La façade cache d'impressionnantes salles souterraines et aériennes comme une grande salle d'honneur, une salle d'armes, une salle à manger, un salon, une cuisine, des chambres, mais aussi une chapelle, des cachots et une cave.
Cette imbrication dans l'élément naturel qu'est la roche, a permis à cette bâtisse de bénéficier d'une protection naturelle. Le château étant peu visible, celui-ci s'intègre parfaitement au paysage, se dissimulant des potentiels ennemis et attaques.

Mais outre sa protection naturelle, cette fortification présente aussi de nombreux éléments défensifs intégrés dans cette façade rocheuse comme une bretèche (6), un assommoir, des bouches à feu et des meurtrières. Ce puissant repaire accroché à flanc de falaise constitue, par sa situation particulièrement en hauteur, un refuge très rarement attaqué, étant difficile d'accès. Cette élévation a permis au château une très grande visibilité sur les alentours, et un avantage lors d'attaques, surplombant l'ennemi.

(6) Logette en saillie sur une façade, utilisée autrefois comme ouvrage de défense.

En son sens premier, le refuge renvoie à une forme close, de repli. Nous renfermant sur nous-même ou sur notre environnement pour nous mettre à l'abri, il nous permet de nous dissimuler. Mais est-ce la seule manière de se réfugier et de se sentir en sécurité ?

03

REFUGE-EXPOSITION

L'EXPOSITION RELIGIEUSE
L'EXPOSITION ESTHÉTIQUE
L'EXPOSITION PSYCHIQUE

Cette sensation de mise à l'écart, de prise de distance engendrée par une forme « enrobante » du refuge peut aussi se retrouver, au contraire, par une forme d'ouverture. C'est-à-dire, se réfugier, sans pour autant se replier physiquement. Le refuge, ne signifie pas seulement de dire l'espace familier par une forme organique, corporelle. C'est aussi la traduction d'une ambiance, d'une pensée, d'une idéologie ou d'une évocation.

L'EXPOSITION RELIGIEUSE

LE CLOÎTRE : UNE ÉCHAPPÉE SPIRITUELLE

Se réfugier dans la spiritualité est apparu il y a très longtemps. La croyance a toujours permis à l'Homme de se rassurer. Pouvoir connaître l'essence-même de l'Homme, savoir où celui-ci se rend après sa mort, sont autant de questions auxquelles la croyance apporte des réponses, à défaut d'une science exacte à l'époque.
Ces architectures religieuses ont longtemps été des lieux d'asile et de refuge, apportant une protection contre la violence. Le cloître, une caractéristique architecturale de ces lieux renforce ce sentiment de sécurité. Spirituellement, celui-ci représente la contemplation dans laquelle l'âme se replie sur elle-même.

Aujourd'hui encore, le cloître de l'Abbaye Notre-Dame d'Ambronay, cultive une activité religieuse. Fédérateur de l'ensemble des accès aux espaces communautaires, celui-ci est aussi un espace de prière et de rencontre. Entourant un jardin central, les coursives du cloître offrent une percée, une ouverture sur le ciel. De plus, le silence prédomine dans ce jardin, offrant à celui-ci une puissante présence. Étonnamment, cette architecture massive, s'élevant sur deux niveaux, nous enrobe de légèreté. Havre de paix, ce cloître nous invite à la détente, au repos, à la réflexion et la méditation.
Un paradoxe s'installe entre la forme refermée sur elle-même du cloître et le sentiment d'évasion et d'ouverture sur le divin qu'elle offre. Une quête d'élévation spirituelle. En effet, cet espace nous expose à un au-delà, mais ne

nous protège pas. Il nous coupe d'un monde pour nous permettre d'accéder à un ailleurs, une spiritualité. Cet espace devient une « porte » vers le divin.
A la manière d'une trouée dans le réel, comme un trouble au cœur même de la réalité, ce jardin prend une dimension enchanteresse. Ses caractéristiques architecturales gothiques accentuent cette dimension. Nous venons nous réfugier dans une sensation d'élévation vers Dieu, nous exposant à celui-ci sans filtre.

Cependant, les cloîtres religieux se font de plus en plus rares aujourd'hui. L'évolution de la science a rendu explicables et rationnelles de nombreuses interrogations passées. Les populations se trouvent être de moins en moins croyantes, ont délaissé la fonction religieuse de ces architectures, leur apportant de nouvelles fonctionnalités.
Prenons pour appui l'ancien cloître du Palais Saint-Pierre, une abbaye bénédictine du XVIIIème siècle. Aujourd'hui, celle-ci a été dépourvue de ses fonctions religieuses. Une institution culturelle - le musée des Beaux-Arts de Lyon - s'est alors installée à l'intérieur de ces lieux, leur permettant de continuer à vivre.
Le jardin du musée conserve les codes de l'architecture religieuse. Inscrit dans un rectangle délimité par les arcades de la bâtisse, avec une ordonnance géométrique, où les parterres de pelouses et de fleurs soulignent les allées convergeant vers le bassin central.
Dissimulé derrière les monumentales façades du musée, ce cloître est toujours doté de qualités d'ambiances exceptionnelles. Un environnement immersif, véritable havre de paix et de détente à l'abri du flux du centre-ville. Le passant est alors protégé du vacarme extérieur. Sous les frondaisons des tilleuls, des bouleaux et du grand chêne, nous pouvons entendre retentir la mélodie continue de la fontaine et les conversations des flâneurs déambulant dans les allées.
Cet espace, ayant perdu ses fonctions religieuses, nous expose tout de même à un ailleurs. Or, dans ce cas, la dimension refuge de cet espace se fait de deux manières différentes. L'harmonie et le calme composant cet espace

◀ Abbaye Notre-Dame d'Ambronay, Ambronay, Ain, VIII° siècle

en font un refuge de l'agitation urbaine alentour mais aussi un refuge dans un univers, qu'est l'art, par la présence multiple de sculptures. Ce jardin nous captive, nous fascine et nous enchante. Il devient le temps d'un instant, une parenthèse poétique.

LA RETRAITE : UNE ARCHITECTURE DU SILENCE

Comme nous avons pu le constater précédemment, la dimension spirituelle nous permet d'échapper à un quotidien pouvant devenir rapidement source de stress. Emplois du temps surchargés, stress de la vie citadine, perte de repères... L'époque actuelle est source d'anxiété. Afin de s'accorder un temps de réflexion, nombreux sont ceux, croyants ou non, qui recherchent le calme et l'introspection dans des enceintes monacales.

La retraite est un temps que prend une personne pour méditer, ou plus généralement réfléchir à sa vie personnelle. Elle comprend une prise de distance géographique vis-à-vis du lieu où l'on vit et travaille habituellement, pour, dans la solitude, réfléchir à des questions fondamentales.
L'Abbaye de Lérins, à quelques encablures de Cannes et de ses palaces, propose un lieu d'éloignement et de recueillement. Cet îlot de tranquillité est isolé sur une île - n'hébergeant que des moines cisterciens - d'une incroyable beauté, préservée, comme si cette terre méditerranéenne n'avait jamais connu de tourisme. Des pins, des roches, un cheminement de terre qui fait le tour de l'île, et c'est tout. La bâtisse émerge au détour de l'allée centrale de l'île. Il s'agit d'un dépaysement total dès notre arrivée dans les lieux.
Un séjour élémentaire, dans une cellule comportant un lit, une chaise, une petite table avec une bible posée dessus, une petite fenêtre, un lavabo, une penderie et une croix en bois accrochée au mur. Un espace de vie dépouillé, que ce soit dans cet espace, comme dans les relations

◀ Jardin du Palais Saint-Pierre, Musée des Beaux-Arts, 1er arrondissement de Lyon

aux autres. Une économie de mots. Un repas partagé avec l'ensemble de la communauté nous amènerait à vouloir nous lier, en échangeant avec ceux-ci, pour nous rassurer. Cependant, la retraite consiste à se restaurer dans le silence. La seule prise de contact étant avec soi-même.

Ce temps de retraite permet au travers d'espaces simplistes, sobres et dépossédés de tous gadgets, un recentrement sur soi. Cette architecture et son organisation spatiale nous amène à développer de nouveaux comportements. Des déambulations silencieuses dans les extérieurs de l'île, être attentif au vent, au bruit de la mer et à sa respiration. Cela permet de se recentrer sur ses pensées, prendre conscience d'un esprit surchargé.

> « *Le fait que je ne crois pas en Dieu n'entrait pas en ligne de compte. Je commençais à être en résonance avec le lieu, et avec ses habitants.* » (7)

Dans ces espaces, nous trouvons refuge dans un travail élémentaire, dans la sobriété et la sublimation du désir. Tout ce qui nous mène à la créativité véritable est à l'exact opposé de ce que nous vivons dehors, dans nos vies quotidiennes faites de stimulants et d'expédients.
Sur cette île, nous nous retrouvons exposés à nous même par cette architecture et sa manière de vivre. Mais, à contrario, celle-ci est à la fois rassurante et ressourçant.

(7) Extrait du témoignage de Martin, ancien retraitant dans l'Abbaye de Lérins. RUBIO Martin, *Psychologies*, « Le silence m'a réappris à entendre », (magazine numérique), 2017, p1

◀ Abbaye de Lérins, Honorat d'Arles, île Saint-Honorat, Alpes-Maritimes, 400-410

L'EXPOSITION ESTHÉTIQUE

LE GRAND PAYSAGE

Le grand paysage sous-entend des immensités naturelles, comme les milieux désertiques, forestiers, montagneux, ou encore marins. Ceux-ci suscitent en nous une grande curiosité, une fascination qui nous amènent à vouloir les pratiquer et les vivre, pour leur qualité esthétique. Se réfugier dans ces espaces extrêmes offre à l'homme un sentiment d'apaisement, de sécurité et de quiétude.
Dans ce contexte naturel, le refuge intervient comme une architecture valorisante, une architecture de l'extrême, ou encore une architecture de la conquête. Sommaire et rudimentaire, cet hébergement alternatif a pour but principal d'abriter et de protéger des intempéries. Mais c'est aussi un lieu favorisant une expérience et une incitation au rapprochement d'un milieu. Sous forme de cellules, ces architectures protectrices favorisent une exposition esthétique, par une immersion et une ouverture sur le milieu naturel et ses paysages majestueux.

Dans cette typologie de refuge, nous sommes en quête d'évasion, à la recherche d'un dépassement de soi et de nos limites. Nous rendre dans un environnement extrême nous pousse dans nos retranchements physiques. Cet habitat temporaire qu'est le refuge de haute montagne est l'abri d'un dépaysement provisoire.

Prenons par exemple un contexte naturel montagneux, favorisant le développement d'une dimension sublime. Dans cette situation, le refuge n'a plus cette « image » d'un espace replié, mais bien d'une immensité.

refuge alpin,
OFIS Architectes,
montagne Skuta,
Slovénie, 2015

Il devient une expérience, un instant d'échappatoire à un quotidien morne et attendu.
L'importance du point de vue est alors privilégiée. C'est cet émerveillement qui crée chez chacun de nous cette sensation réfugiante. Ces spectacles naturels, sont dits des enchantements, ou qualifiés d'enchanter ou d'enchanteurs lorsqu'il sont émouvants, harmonieux, avec une touche féerique. Ils paraissent ainsi « trop beaux pour être vrais », même si leur réalité est évidente, faisant basculer le contemplateur dans un autre monde merveilleux, bien distinct du monde ordinaire et quotidien. Ces espaces prennent une dimension magique, la montagne devenant un symbole de sérénité.

Destiné aux grimpeurs de la montagne Skuta, en Slovénie, un refuge alpin y est implanté. Une structure résistante aux défis présentés par le site (vents forts, chutes de neige, glissement de terrains...), assure la protection physique de ces randonneurs. Mais cet abri ne valide pas seulement des caractéristiques élémentaires. Faisant référence à l'architecture vernaculaire de la région, aux toitures très abruptes, son enveloppe s'intègre au paysage environnant par cette forme « en escalier », mais aussi par un choix de matériaux judicieux. Les panneaux en fibro-béton, de teinte gris argent et les façades en verre, procurent un effet miroir. Ces revêtements apportent un rendu de surface naturel aux façades du refuge, assurant une harmonie avec l'aridité du paysage montagnard. Cette architecture n'est pas l'objet des contemplations, mais il offre un support à celles-ci. Il est donc nécessaire que cet abri ne soit pas ostentatoire, mais discret. Par une intervention minimale sur l'environnement, cette installation spatiale émerge comme une halte.
La dimension exposition de cette architecture se retrouve tout particulièrement dans sa réflexion et conception intérieure. Une architecture panoramique est privilégiée, avec des propositions de cadrages, fournissant simultanément des vues magnifiques sur la vallée et la chaîne de montages adjacente. Cette suggestion architecturale de points de vue, amène à souligner des caractéristiques spatiales et des traits remarquables de l'environnement

extérieur. Par exemple, le sens des couchettes par rapport aux parois vitrées, nous offre des percées vers l'horizon mais aussi des échos à percevoir, surplombant la vallée.

Les alpinistes trouvent alors refuge au plus près des éléments naturels, dans cette architecture intégrée aux parois escarpées des Alpes slovènes.

LE MICRO-PAYSAGE

Ces environnements fascinants et grandioses ne peuvent être accessibles par le plus grand nombre, tout d'abord pour des raisons géographiques, mais aussi économiques ou encore physiques. Néanmoins, ces espaces ne sont pas pour autant un symbole d'inaccessibilité, les rendant hermétiques à toute sensation procurée, mais au contraire un symbole d'évasion, de désir, de tentation et d'aspiration. A l'exception de certaines villes côtières comme Marseille et ses calanques, offrant un environnement maritime de proximité et Chamonix, proposant un milieu montagneux, de nombreuses villes françaises ne permettent pas l'accès à ces grands paysages que possède notre planète.
Pour ces raisons, certaines villes mettent en place des espaces offrant des fragments, des concentrés de ces paysages grandioses. L'évocation de ceux-ci permettent aux habitants de trouver un espace-refuge, qui les sort d'un quotidien attendu, aux lignes paysagères connues. Un décalage avec l'environnement présent pour amener l'usager à un échappatoire, une escapade urbaine. Lyon en est un exemple. La ville permet l'accès au plus grand nombre d'un de ces paysages : le tropical.
Un paysage limité et restreint par son étendue. Retrouvons-nous dans les serres du parc de la Tête d'Or, à Lyon. Ces enveloppes de verre créent des micro-environnements, des mondes climatiques. Nous passons de la serre centrale au climat tropical tempéré, à la serre des camélias au climat tropical froid, et enfin à la serre des pandanus au climat tropical chaud. Chacune d'entre elle

vient abriter un univers végétal singulier, développant un microcosme. Les espèces végétales mais aussi leurs odeurs, nous mènent vers un imaginaire. Ces éléments associés à un environnement, prennent vie dans nos têtes, nous suggérant et nous projetant dans un paysage. Ces architectures deviennent des refuges. Elles se forment comme des écosystèmes, des « *ensembles biosphériques sensibles nous mettant dans des situations d'isolation expérimentale* » (8). Source d'évasion, de poésie et d'émerveillement, celles-ci nous exposent à des ambiances florales et sonores, comme des « *îles atmosphériques* » (9). Projetés dans un ailleurs, nous sommes immergés dans ces milieux naturels, où ceux-ci prennent une dimension précieuse et délicate. Comme mis sous cloche, ces espaces dialoguent avec leur environnement extérieur. Paradoxalement, ces architectures monumentales nous évoquent la légèreté. La finesse de la structure métallique et la peau en verre, offrent une enveloppe quasiment transparente où la lumière pénètre et baigne de luminosité l'ensemble des espaces.

Ces serres créent des expériences sensorielles chez l'usager. Plus qu'une exposition d'espèces végétales, où nous venons apprendre et étoffer nos savoirs, c'est une rupture dans la réalité quotidienne qui nous est proposée.

(8) Peter SLOTERDIJK, *Ecumes Sphères III*, chap. « Insulations - îles atmosphériques », éd. Maren Sell, Paris, 2005, p309.

(9) Peter SLOTERDIJK, Ibid. p310

serres du Jardin Botanique de Lyon, Parc de la Tête d'Or, commandées par Augustin-Pyramus de Candolle, Lyon, 1880

L'ESPACE PSYCHIQUE

LA MALADIE-REFUGE

Une maladie mentale peut apparaître comme un refuge. Nous nous réfugions dans une pathologie, qui devient une forme de halte et de pause, évitant une issue sans retour. Cette pathologie comporte, parmi les bénéfices escomptés par un patient, une mise à distance pas toujours consciente du monde et de ses difficultés. Ainsi, l'hypersomnie (10) peut avoir une valeur de refuge, en particulier dans certains états dépressifs. De la même façon, le sommeil diurne représente pour certains patients nerveux ou psychasthénique (11) un moyen d'éviter l'affrontement avec la vie quotidienne, toujours appréhendée. Quand l'individu ne peut plus combattre, celui-ci se tourne vers la maladie tel un enfant qui se réfugierait dans les bras de sa mère.

En menant cette réflexion sur l'ensemble du phénomène des maladies-refuges, on en distingue deux types : la maladie dite « subite » (être surdoué la malvoyance, la schizophrénie) et celle que l'on se fait subir, que l'on crée. La maladie peut être utilisée face à des situations angoissantes comme paravent ou encore comme prétexte. L'alcoolisme, la drogue, la dépression ou les phobies en sont des exemples.

Au travers de ces troubles comportementaux, l'individu se réfugie dans un imaginaire. Cela lui permet de « souffler », d'échapper un temps à l'emprise du monde, au groupe social et à son quadrillage infernal, aux échecs quotidiens, à la solitude...

(10) Trouble neurologique caractérisé par un sommeil profond ou excessif.
(11) Personne atteinte d'un déséquilibre, caractérisé par un manque de volonté.

L'UNIVERS CRÉATIF

Comme le malade se réfugiant dans une pathologie, d'autres individus se réfugient quant à eux dans une passion. Prenons, l'artiste peintre, par exemple. Celui-ci se réfugie dans la création, dans son atelier. Il s'agit là aussi d'un refuge dans un imaginaire, mais créateur et non destructeur. Cet échappatoire au quotidien les amène à développer leur propre univers, devenant partie prenante de leur vie.

Certains artistes ont fait de leurs ateliers des univers singuliers, reflets de leur personnalité. Ceux-ci deviennent le reflet, un rayonnement, une ouverture sur leur œuvre, leur univers.
Piet Mondrian, artiste avant-gardiste issu du mouvement De Stijl. Originaire des Pays-Bas et plus particulièrement de la ville d'Amersfoort, Mondrian avait tout de même choisi de s'établir en plein cœur de Paris, quittant son pays natal.
Reconnu pour son impact sur la création moderne et pour ses compositions abstraites d'un genre nouveau, qui bouleversa l'esthétique du XXème siècle : ses célèbres toiles rythmées par des lignes noires et des carrés de couleurs primaires. Il avait en effet bâti un intérieur qui entrait en corrélation avec ses expérimentations esthétiques et qui suivait scrupuleusement ce nouveau langage pictural qu'il travaillait à bâtir. Pour ce peintre, l'atelier était son habitat, sa coquille, le lieu où il travaillait, et où tout cela se prolongeait dans sa production. Cet atelier apparaît, alors, comme une sorte d'œuvre ultime du peintre. Un travail en constante évolution, que seule la mort vient figer et stopper.
Ayant eu la chance de vivre l'expérience de me rendre dans une des reconstitutions de son atelier, déambuler dans cet espace devient comme se promener dans l'une de ses œuvres. Composé de gris, de noir, de jaune, de rouge, de bleu mais aussi d'une dominante de blanc. Le mobilier marque les lignes noires austères. Tous les éléments utilitaires se fondent dans cet espace qui devient œuvre et tableau ou plutôt « *sculpture-habitacle* » (12).

(12) Qualificatif donné à l'atelier par Florence De MEREDRIEU, Journal ethnographique du Centre Pompidou, 2010.

C'est dans ces conditions d'imprégnation de ce langage visuel pictural, que Mondrian a imaginé ses œuvres. Nous ne pouvons donc pas nous empêcher d'imaginer ce qu'a pu être la vie du peintre dans un environnement aussi contraignant. La gomme, la règle..., tout cela devait posséder une forme et une couleur particulières. Mais nous pouvons comprendre qu'un processus d'exclusion dominait dans cet atelier. La nourriture ou autres éléments ne pouvant avoir ces caractéristiques de forme, de couleur étaient désadaptées pour se fondre dans le « tout Mondrian » de l'atelier.

L'analyse conjointe de deux ateliers permet de renforcer cette typologie de refuge.
Celui de Mondrian est froid, rigoureux et coloré, alors que celui de Francis Bacon est minuscule, surencombré, sale et maculé comme une palette de peintre.
Cet artiste d'origine irlandaise a vécu à Londres, où était situé sa maison-atelier. Peintre portraitiste rythmé par les thèmes de la violence, la cruauté et de la tragédie, et reconnu en particulier pour ses triptyques.
Son atelier, a également connu des contraintes, mais différentes de celles rencontrées par celui de Mondrian. Ce qui domine dans cet espace est un certain désordre, un «fouillis», un amalgame de couleurs, de tubes, de pots de peinture, de pinceaux, de journaux découpés, de photographies épinglées au mur, déchirées mais aussi tachées, des notes et croquis laissés de côté... Comment circuler et se retrouver dans cet espace si dense ? L'atelier de Bacon est un noyau d'activité, l'espace d'une concentration qui est presque de l'ordre du nucléaire. Comme une œuvre palimpseste créée en secret, son atelier incarne ses partis pris esthétiques. Toujours est-il que ces images de l'univers intime de Bacon nous révèlent les conditions dans lesquelles le peintre vivait et travaillait et nous donnent les clés pour comprendre son univers créatif.

> ***« Les lieux ont une forte influence sur moi - je suis très sensible à l'atmosphère d'une pièce [...]. J'ai su, dès l'instant où je suis***

Reconstitution de l'atelier de Piet Mondrian (situation en 1926 d'après les plans de Frans Postma), exposition « Mondrian DeStijl » organisée par le Centre Pompidou, 26 rue du départ, Paris, 2010

Reconstitution de l'atelier de Francis Bacon, Hugh Lane Gallery, Dublin, 2001.

entré ici, que je pourrais y travailler. » (13)

(13) Francis Bacon. John EDWARDS, Atelier de Francis Bacon, traduction de Pascale HAAS, Beaux livres, éd. Thames Hudson, Londres, 2004.

Deux mondes s'opposent, nous ne pouvons y voir là aucun espace commun. Chacun possède son univers, son refuge qui lui est propre, singulier et unique, comme notre ADN. Ces ateliers exposent leur art à la lumière. Ceux-ci nous montrent la richesse et l'extrême diversité de nos imaginaires, nos psychismes, nos chez-soi.

En effet, le refuge n'est pas nécessairement exprimé par un renfermement. Le développement d'univers sensibles, affectifs et atmosphériques nous mènent à nous exposer à des expériences réfugiantes. Passionnelles ou sensorielles, nous sommes emportés dans un ailleurs qui nous apporte un sentiment de sécurité et d'apaisement.
Mais aujourd'hui, le refuge peut-il conservé ses caractéristiques identifiées comme moment destiné ?

04

TOUT ESPACE DEVIENT REFUGE

LA PRÉCARITÉ NATURELLE

LA PRÉCARITÉ SÉCURITAIRE

LA PRÉCARITÉ SOCIALE

Nous sommes tous soumis à une précarité, telle qu'elle soit, naturelle, sociale ou encore sécuritaire. Nous vivons dans une période très instable, rythmée par le sentiment de vivre dans un monde en crise perpétuelle. L'homme serait alors continuellement un réfugié, et le refuge notre habitat fondamental. En effet, si l'on transpose cette théorie dans le milieu spatial, toute architecture ou tout espace devient un potentiel refuge. Dans ce cas, nous ne pouvons donc plus parler d'une typologie de celui-ci. Elle ne serait qu'un moyen de se rassurer, d'établir un moment de stabilité physique ou immatérielle dans une époque d'instabilité permanente.

Auparavant, nous définissions le refuge comme une forme spécifique et dédiée. Cependant, aujourd'hui, nous ne pouvons plus faire tout ce que nous souhaitons dans un espace infini. Notre perception a changé. Confrontés à de nombreuses instabilités, nous devons habiter avec celles-ci. Mais comment les habiter lorsque le refuge – espace ou architecture – nous fait défaut ?
Nous devons rendre l'architecture plus pérenne, en développant des espaces réversibles. En effet, l'espace n'est plus un mais deux, il n'est plus singulier mais pluriel. Lors d'une catastrophe, nous pouvons constater la création de deux espaces distincts à partir d'un unique : celui que nous connaissions avant – notre espace quotidien – et son image, c'est-à-dire, celui qui en résulte avec ses transformations.
Pour pallier ces conséquences destructrices nous devons, dès la conception, ne plus nier ces espaces en les traitant comme des mono-espaces. Nous devons penser l'espace et son double, sentir ses deux entités.
Un des fondamentaux de notre vision spatiale change. Nous n'habitons plus dans la menace mais essayons de l'intégrer au processus de création, afin de cohabiter avec celle-ci.

LA PRÉCARITÉ NATURELLE

Nous assistons à une accélération des phénomènes naturels, engendrant des catastrophes géophysiques, hydrologiques, climatologiques ou encore météorologiques de plus en plus importantes et fréquentes. En cas de potentielle catastrophe, se réfugier devient alors une position fondamentale chez l'Homme. Se réfugier d'une catastrophe naturelle circonstancielle ou mondiale engendre un impact sur notre quotidien. Le feu, l'eau, ou encore la Terre, sont autant de facteurs générateurs de catastrophes. La question qui se pose alors aujourd'hui est : comment habiter l'inhabitable ?

HABITER L'EAU

Auparavant, les catastrophes étant moins fréquentes, des repères de crues permettaient de mesurer leurs variations. Une montée des eaux étant rarissime. Or, aujourd'hui, celles-ci se font plus nombreuses. Le réchauffement climatique engendre une érosion des côtes, l'engloutissement d'îles, la submersion de terres... Une nouvelle physionomie se dessine pour notre planète. Nous ne pouvons plus lutter et faire front à ce phénomène. Nous avons développé des solutions globales mais éphémères, permettant de faire face aux problèmes temporairement. En France, déjà quelques espaces ne peuvent plus se contenter de digues et de barrages par exemple. L'île de Ré, l'île d'Oléron, ou encore le Cap-Ferret, sont des espaces fortement menacés. Le phénomène a d'importantes conséquences économiques – il impose un réaménagement radical de toutes les zones

côtières – et politiques, en déplaçant des populations entières de « réfugiés climatiques » vivant aujourd'hui sur ces terres basses.
Mais comment se protéger de cette montée des eaux ? Comment construire et reconstruire pour se protéger de cette élévation des eaux ?
Si nous ne pouvons plus lutter contre celle-ci, nous nous devons de l'intégrer à notre quotidien, en cherchant à associer un potentiel de cahot dans notre manière d'habiter. Face à ces risques naturels constants, des solutions durables doivent être mises en place. Mais nous pouvons nous demander comment habiter l'eau ? cet espace qui nous paraît si complexe à structurer ?
Dans certains pays très touchés par ces phénomènes, comme les Etats-Unis, les politiques préparent les habitants à ce que tout espace puisse devenir refuge, en prévention de catastrophes potentielles mais aussi suite à des catastrophes vécues. En Nouvelle-Orléans, un quartier avait été totalement dévasté par l'ouragan Katrina, en 2005. S'exposant alors à des problèmes d'inondation mais aussi de vents violents, la reconstruction a été totalement repensée, en tenant compte des critères environnementaux : inondable et venté. Ces nouvelles constructions sont conçues dans l'optique de longévité. Sur pilotis pour palier la montée des eaux dans les habitats, celles-ci conservent tout de même certaines de leurs caractéristiques, s'inscrivant toujours dans la tradition architecturale locale. Des maisons autonomes, sur de petites parcelles, avec des façades colorées, des porches, marquises et vérandas ouvertes. De nouvelles techniques répondant aux contraintes spécifiques ont été mises en place pour les vents violents : des écrans anti-tornade.
Ces nouvelles caractéristiques architecturales sont évocatrices de la réversibilité de ces espaces. Vécus au quotidien, ils deviennent des refuges lors de catastrophes. Ce décollement physique des habitations du sol, suggère cette menace mais ne renvoie pas à une angoisse de celle-ci. En investissant ces espaces d'entre-deux, en leur donnant une fonction – le porche pour la voiture – nous déplaçons cette précarité à laquelle nous étions exposée.

Aux Pays-Bas, cette problématique très actuelle et concrète est déjà abordée et instaurée dans le quotidien des habitants. A Amsterdam, au lieu de contraindre, de contrôler l'eau, on l'exploite dans le cadre d'une politique rationalisée d'occupation et d'aménagement du territoire : elle devient une surface à habiter, un terrain de construction. Les canaux ne suffisant plus, le concept de maisons flottantes s'est alors développé. Nous pouvons voir naître ces habitations dans le quartier d'Ijburg, où vivre sur l'eau permet de vivre avec en adéquation avec la menace. Des pontons-ruelles amènent à circuler dans ces « lotissements marins » où vivre entre le « sous l'eau et sur l'eau » - les pièces de nuit étant en partie immergées et les pièces de vie commune en partie émergée - devient source d'apaisement. Tout flotte, ce qui permet à ces structures de suivre le niveau des eaux, et donc de ne jamais subir les conséquences néfastes d'une catastrophe due à l'eau. L'habitat flottant ne s'ancre pas dans la terre, il dérive et s'agite au gré des marées.
Cette solution propose un nouveau mode d'habitat : une vie sur l'eau et avec l'eau, où vivre en communion avec son environnement permet de palier la menace. Les Amstellodamois apportent une certaine magie à cette problématique. En effet, en interviewant des habitants de ces lieux, le problème pour lequel était développé ces habitats n'est plus présent. Habiter sur l'eau est pour eux synonyme de liberté, d'indépendance, de mobilité, mais aussi de légèreté.

HABITER LA TERRE

Le psychiatre Boris Cyrulnik définit la résilience comme la capacité à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comporte normalement le risque d'une issue négative. (14) Placée dans ce contexte, la résilience vise à réduire la vulnérabilité des populations, leur permettant de devenir acteur et non plus victime dans la gestion des risques par différents moyens comme par exemple, en soutenant leur capacité à se

(14) CYRULNIK Boris, *Un merveilleux malheur*, éd. Odile Jacob, Neuilly-sur-Seine, 2002.

Quartier Lower 9th Ward, Collectif Make It Right, Nouvelle-Orléans, Etats-Unis, 2007-2012

Maisons flottantes, quartier Ijburg, Amsterdam, Pays-Bas, 2013

protéger, en se plaçant dans une démarche de survie, en pensant un développement au long terme par un principe d'anticipation... Face à de tels enjeux, l'architecture se doit d'apporter des réponses concrètes, aptes à assurer la sécurité des populations vivant sous la menace d'une catastrophe.

Nous avons pu voir précédemment la menace aquatique. Mais sur Terre, la catastrophe est toute aussi présente. Le Japon se situe sur un territoire très sensible aux tremblements de terre. Au fil des décennies et des catastrophes, le Japon a su perfectionner ses constructions, afin de vivre avec cette menace. Le pays a choisi de prévenir la destruction des bâtiments par des solutions techniques ancestrales qui continuent de se développer et s'affiner au cours des catastrophes. Des éléments invisibles comme des renforcements des murs et fondations, des structures en caoutchouc, servant d'amortisseurs aux bâtiments de petite taille... Mais parfois visibles, qui deviennent une caractéristique architecturale du pays. Pour consolider leurs structures, ils ont ajouté aux fenêtres, des croix métalliques en diagonale. Ces épaisses croix peintes en blanc sont remarquables un peu partout dans Tokyo. Les bâtiments peuvent effectuer d'amples mouvements de balancier, bien visibles à l'œil nu en cas de fort séisme, comme un pendule. La notion de refuge est alors omniprésente dans le quotidien de ces habitants. Les caractéristiques de ces constructions parasismiques offrent à ces paysages architecturaux une double identité. Nous pouvons y voir des habitats, des bureaux qui deviennent des forteresses, des constructions antisismiques, lors de menaces, comme l'a été la médiathèque de Sendai, lors du séisme de Kôbe en 1995. Construite pour résister à ce type de catastrophe, celle-ci n'a connu que quelques dommages, sa structure tubulaire en acier et ses planchers composés de dalles en nid d'abeille ont permis d'absorber l'onde de choc.

Ces éléments qui soulignent la précarité de ces espaces apparaissent comme des éléments fantômes, une double potentialité de ces espaces. Ceux-ci permettent

◀ Médiathèque de Sendai, Japon, 2001

de rendre durable ces refuges et non temporaires, hébergeant les populations touchées par ces événements, avant, durant mais aussi après ceux-ci.

LA PRÉCARITÉ SÉCURITAIRE

LA MENACE TERRORISTE ET NUCLÉAIRE

Nice, Istanbul, Bruxelles, Paris... Depuis deux ans, l'organisation terroriste Daesh démontre sa capacité à diversifier les moyens utilisés pour commettre des attentats dans nos espaces publics, dans nos institutions culturelles... Nous observons aussi une tendance inquiétante, qui est illustrée par l'attaque d'objectifs hautement stratégiques, comme les deux aéroports d'Istanbul et de Bruxelles. Ou encore la planification d'une opération contre une centrale nucléaire belge.
Alors que la fin de la Guerre Froide semblait éloigner le risque d'une guerre nucléaire, la menace terroriste constituée par Daesh est venue réactiver ce type de scénario. De telles attaques sont probables aujourd'hui et supposent une surveillance accrue de nos installations. Or, comme pouvait le déclarer le coordinateur de l'Union Européenne pour la lutte contre le terrorisme, Gilles De Kerchove, en 2016, le Web rend possible la prise de contrôle d'un centre de gestion d'une centrale nucléaire. Face à cette menace tangible, la faible protection des centrales de l'Ex-URSS, principalement en Ukraine, Moldavie et Arménie, en font de réelles sources d'approvisionnement mais aussi les cibles d'attaques potentielles perpétrées par Daesh.

La stratégie de l'État islamique rend la menace crédible. Outre une idéologie basée sur la terreur, le groupe cherche à «subjuguer» en multipliant les tueries de masse et en les diffusant massivement sur les réseaux sociaux. Leurs atrocités maintiennent l'attention

de la communauté internationale. Une attaque nucléaire correspondrait au paroxysme de cette stratégie. Par ailleurs, différents rapports des services de renseignement précisent que Daesh a attiré dans ses rangs des recrues dont certaines possèdent de solides connaissances en physique, chimie et informatique. A travers leur expertise, l'organisation serait donc en capacité d'utiliser des matériaux nucléaires mais aussi chimiques comme des «armes de terreur».

De plus, actuellement, cette menace nucléaire est intensifiée, depuis la revendication d'un sixième essai nucléaire en septembre 2017 par la Corée du Nord. En effet, chaque pays détenant l'arme nucléaire est tenu à des règles très strictes. Mais, dans ce cas, ce pays développe des programmes d'essais nucléaires interdits. Ne cachant pas ses ambitions de mettre au point des missiles intercontinentaux d'une portée capable de frapper les États-Unis, Kim Jong-un, dirigeant du régime dictatorial du pays, place le monde dans une menace d'incertitudes avec des tirs de missiles, notamment au-dessus du Japon, à la puissance et la portée chaque fois plus importantes que le tir précédent.

LES MOYENS MIS EN ŒUVRE

A ce jour, dans cette situation, nous pouvons dire que le refuge prend une dimension « universelle ». Nous sommes tous touchés par ces deux formes de précarité.
Le nucléaire est une arme redoutable, ayant des conséquences dévastatrices. A ce jour, l'abri antiatomique est le plus sûr. Cette construction parasismique souterraine, en béton armé, permet de faire face à l'explosion nucléaire. Selon sa typologie, elle nous permet de se maintenir hors de toute exposition radioactive durant 7 jours, 6 mois ou pour une durée beaucoup plus longue. Néanmoins, ces constructions sont trop faibles pour abriter toutes les populations. Seul pays au monde, la Suisse peut couvrir l'équivalent de 114% de sa population. Pour pallier cette menace, celle-ci a choisi de mettre en place une loi,

entrée en vigueur en pleine guerre froide et de nouveau d'actualité aujourd'hui. Obligatoire dans les zones habitées de 1971 à 1995, l'abri antiatomique est aujourd'hui encouragé par le gouvernement. L'installation de celui-ci dans une nouvelle construction, permet de bénéficier de subventions de l'État. Or, si cette installation n'est pas mise en place, elle entraîne une taxe. Ces espaces, présents de manière éparse et homogène dans l'ensemble du pays, sont majoritairement détournés comme chambres froides ou caves à vin. Ils sont réversibles, prenant le statut de refuge lors de catastrophe nucléaire.

Avec la montée du Djihadisme, cette sensation d'insécurité laisse place à un sentiment d'angoisse dans l'espace public, cible principale de l'organisation terroriste. Mais comment se réfugier lorsque la menace est omniprésente ?
Pour apporter une sensation d'apaisement et de quiétude aux populations, il est nécessaire de rendre réfugiant ces lieux communs. Des mesures ont été prises, comme la mise en place d'une présence militaire dans l'espace public. Dans les institutions aussi, des mesures sont appliquées. L'exemple même est l'école. Dans chacune d'entre elles, il est demandé de réaliser des exercices de confinements en cas d'alerte terroriste. Il s'agit alors de rendre réfugiant ces espaces de travail. Des protocoles sont alors mis en place pour sécuriser au mieux ces lieux: sirène d'alarme, verrouillage des salles de classe, mise à l'abri sous les bureaux... Tout élément utilitaire du quotidien devient élément de refuge.

En tant que designer, nous nous retrouvons face à une contradiction insoluble. Nous devons nous interroger sur la dimension refuge de tout espace. Comment celui-ci peut potentiellement le devenir ? Il doit être efficace, tout en étant rassurant et apaisant.
Cependant, actuellement, pour pallier les attaques terroristes aux camions-bélier dont la France a été touchée à plusieurs reprises, l'État développe des « blocs stop ». Ces gros pavés de bétons sont installés comme barrière protectrice. Néanmoins, ajoutés au paysage comme des

verrues, ceux-ci renvoient à l'image d'une potentielle menace terroriste pour la population. Ils amènent un sentiment, une dimension d'insécurité supplémentaire au lieu. Une variation de modèles a alors été mis en place, avec une gamme colorée diversifiée et des personnalisations possibles, afin de les rendre plus esthétiques et de les dissimuler dans l'environnement. C'est le choix d'une grande galerie marchande bordelaise, qui choisit ces blocs comme barrière protectrice discrète et personnalisée devant ses entrées piétonnes. Ou au contraire une esthétique visible assumée de ces éléments non dissimulés, mis en avant par des couleurs très vives lors du challenge Ruban Rose, à Bordeaux, par exemple. Roses, avec un cartel à l'image de l'événement, les blocs viennent participer d'une part à la protection de la course et d'autre part, à la communication visuelle de celle-ci.

Ces blocs, en plus d'être esthétiquement discutables, ne sont pas pensés pour le quotidien des usagers. En effet, ces éléments devenant de plus en plus pérennes, obligent les cyclistes à zigzaguer, lorsqu'ils se trouvent sur des espaces dédiés comme sur les quais de Bordeaux. Il s'agit donc d'une solution provisoire. Mais si l'on étudie plus précisément les comportements que peuvent avoir certains usagers avec ces blocs, nous pourrions, en tant que designer, nous positionner sur des solutions plus affinées. En effet, en fonction du positionnement, ces éléments deviennent pour des groupes, une table de pique-nique ou un bar, pour une personne seule, une assise, un podium... Nous pouvons alors nous questionner sur cette dimension agréable liée à ces obligations d'état d'urgence ? Comment nous pouvons amener dès la conception de l'aménagement urbain, des éléments sécuritaires lors de possibles attaques et détournables au quotidien ? Rendre réfugiant ces lieux serait d'apporter une dimension réversible à ces espaces. Qu'ils puissent devenir des espaces refuges, des espaces sécuritaires tout en restant agréables et réconfortants au quotidien.

Blocs-stop disposés à l'entrée Nord du centre commercial les *Rives d'Arcin*, Bègles, Gironde, 2016

Quais de Bordeaux, après la prise de mesures sécuritaires contre la lutte au terrorisme

LA PRÉCARITÉ SOCIALE

L'ACCÉLÉRATION DU RYTHME DE VIE

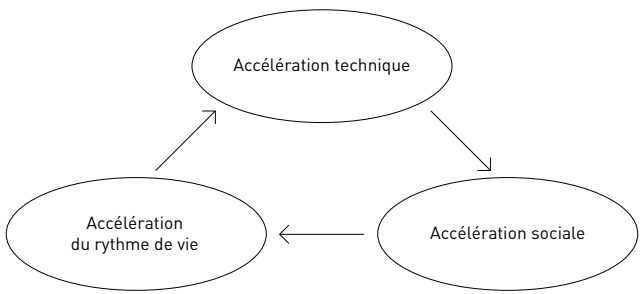
Aujourd'hui, la ville est rythmée par une agitation, un mouvement de plus en plus dense. En tant qu'habitants de celle-ci, nous nous retrouvons absorbés par ce flux incessant, comme aspirés dans cette effervescence. Nous ne regardons plus notre environnement de manière attentive et sensible. Un mal-être psychologique apparaît et se développe de plus en plus, et majoritairement chez les citadins, qui se retrouvent confrontés à une autre typologie de précarité que vue précédemment, une précarité sociale. Elle est engendrée par une santé mentale fragilisée.
Dans notre société, nous pouvons alors constater le positionnement de deux diagnostics, établis par Rosa Hartmut. Le phénomène d'accélération sociale, et la pétrification de la société comme conséquence directe, aujourd'hui accentuée par les menaces sécuritaires. Tout va de plus en plus vite. Nous sommes confrontés à un manque de temps, dû à un accroissement de choses à faire supérieur au gain temporel permis par des évolutions techniques comme l'informatique, par exemple.

> « C'est le temps qui s'est détraqué (...) et la persistance de la crise est ainsi le résultat d'une crise du temps. » (15)

(15) ROSA Hartmut, *Accélération*, 2010, Théorie critique, éd. La découverte, Paris, 2010.

Suite à des études comportementales, des spécialistes ont pu remarquer que cette accélération sociale crée ou accentue des pathologies comme l'hyper excitation ou le surmenage amenant parfois vers l'ennui ou la

dépression. Un réel besoin de se réfugier de leur quotidien apparaît alors chez de nombreuses personnes. Nous pouvons nous demander si cette accélération sociale est pourvue d'une sorte de « point gravitationnel » quasi naturel vers lequel elle progresse irrésistiblement ? Ou, des formes d'équilibre alternatives entre mouvement et permanence sont-elles envisageables ?
Ces questionnements peuvent amener à de multiples possibilités. Aujourd'hui une est privilégiée : empêcher le rythme social de franchir un seuil qui rendrait impossible son contrôle, resynchroniser en ralentissant le mouvement de dynamisation et en le ramenant à une dimension plus humaine. Certaines politiques urbaines mettent alors en place des dispositifs visant à améliorer le « bien-être » des personnes en difficulté sociale. Les politiques locales affichent aussi la volonté de réduire cet « impact négatif » de la précarité sociale sur la santé mentale des individus. La notion de « souffrance psychique » pour désigner un « mal-être » nouveau et spécifique à ces personnes est prise en compte.



UNE DÉCÉLÉRATION PAR L'ÉVASION

Pour ces raisons, nous cherchons de plus en plus à nous évader de ce quotidien, de ce noyau d'agitation pouvant devenir pesant moralement mais aussi physiquement, en se réfugiant. Mais comment ? Aujourd'hui, après avoir questionné de nombreux individus, nous pouvons remarquer que le « parcours traditionnel » favorisant la prise de distance avec ce milieu urbain et sa frénésie n'est plus celui emprunté il y a quelques années. L'éloignement

spatial de la ville, en se rendant sur les périphéries ou encore les campagnes environnantes est remplacé par un comportement opposé. Celui de rester dans l'enceinte de la ville, pour trouver refuge dans une temporalité plus proche et accessible quotidiennement. C'est alors une évolution même de la définition de la ville qui se produit. Nous ne la pensons plus comme un unique noyau de flux mais comme un espace à deux vitesses : une ville d'accélération, foisonnante d'activités et une ville de décélération, où le ralentissement s'impose à nous.

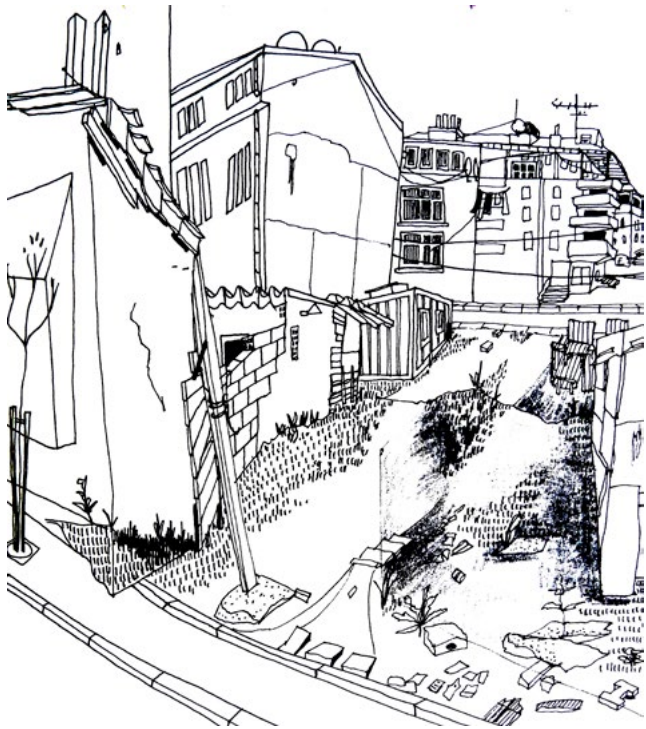
Si nous nous focalisons sur la ville de Lyon, nous pourrions tout d'abord penser aux parcs, aux quais, aux espaces d'assises... Mais ces lieux ne sont pas seuls à permettre une pause, une césure avec le quotidien.
Une enquête effectuée auprès d'un panel diversifié d'individus nous a permis de confirmer cette dimension possible de tout espace comme refuge, en apportant des critères permettant de les rendre ainsi. En effet, chacun se rattache à un espace, un instant, un moment partagé, pouvant être anodin pour nous, mais devenant leur refuge, source de bien-être, d'apaisement et d'évasion.

Malgré une variété formelle des potentiels refuges, récoltés avec ces témoignages, des éléments récurrents viennent les fédérer. Un rapport sensible avec l'espace et la recherche d'un échappatoire au quotidien, dont l'ambiance devient constitutif de celui-ci. En effet, ceux-ci se réfugient dans un imaginaire, dans des espaces ou éléments propices au rêve et au songe. Les qualités sensorielles de ces espaces sont alors primordiales. Elles définissent l'ambiance dégagée par le refuge.

> **« Le songe est peut-être à l'être humain ce que les cavernes sont à la terre : le refuge d'une mémoire qui s'invente au fur et à mesure. » (16)**

(16) DECOIN Didier, *La dernière nuit*, éd. Balland, Paris, 1991.

C'est tous ces paramètres qui vont permettre au lieu d'exister comme refuge, de lui donner ce statut. Espace versatile pour certains, et pour d'autres conservant



Croquis personnels réalisés d'après des interviews, dans le cadre de mes recherches, 2017. Commerçante, rue de la république à Lyon, passage dans les pentes de la Croix-Rousse

Croquis personnels réalisés d'après des interviews, dans le cadre de mes recherches, 2017. Repas en famille, jeune parisienne étudiante à Lyon depuis deux ans

son statut originel : un simple interstice urbain délaissé. La commerçante, définissant ce passage comme son refuge, voit en lui une poche de respiration dans son cheminement quotidien. Un « *véritable microcosme où le chant des oiseaux est omniprésent, une lumière rasante dès l'aube vient souligner les végétaux sauvages* » (17). Par la finesse de sa description, une ambiance planante s'en dégage, où l'atmosphère de l'espace nous tire vers un potentiel monde immatériel, un sensorium urbain.

(17) Extrait d'un témoignage que j'ai effectué lors de mes recherches, 11 témoignages constituent *Etude attentionnée des Brèches de la vie*, octobre-décembre 2017.

> « *Le monde est très matériel. Et pourtant très spirituel. Une montagne l'hiver a beau être un tas de cailloux avec de la neige, c'est de la beauté (...) Un village morne sous la pluie dans une fin de journée triste comme un jour de Toussaint, une odeur de bûche qui brûle dans une cheminée, et soudain le miracle.* » (18)

(18) VERGELY Bertrand, *Retour à l'émerveillement*, Essais clés, éd. Albin Michel, Paris, 2010.

Suite à ce travail analytique, nous remarquons que pallier cette précarité sociale passerait par le développement d'espace réversibles. Développer des espaces immersifs, amenant à un autre état d'esprit, une sensation de havre de paix dans nos espaces publics, où les flux de circulations sont à leur paroxysme. Des interventions décalées et inattendues, provoquant chez l'usager une expérience sensorielle poétique.

Prenons la place Beraudier, parvis de la gare de la Part-Dieu à Lyon, très minéral et n'offrant aucun aménagement permettant un espace de pause et d'attente pour les pendulaires. Si nous profitions de la topographie et des caractéristiques de cette place, créer un cours d'eau comme illusion d'un espace naturel où nous pourrions nous projeter dans l'imaginaire d'un paysage apaisant et ainsi pourquoi pas retrouver un pêcheur, des enfants jouant entre les cailloux, des berges et plages où venir se détendre... Ou encore une nature luxuriante qui viendrait ronger le sol, comme une percée dans le béton où une nouvelle forme de déambulation se développerait dans une féerie végétale, serait autant d'atmosphères situant le refuge dans l'évasion et l'imaginaire de chacun.

Sensorium végétal, photomontage personnel réalisé dans le cadre de mes recherches, place Beraudier, Lyon, 2018

Cours d'eau, photomontage personnel réalisé dans le cadre de mes recherches, place Beraudier, Lyon, 2018

Aujourd'hui, notre monde ne permet plus de considérer le refuge comme un espace dédié et identitaire. Nous devenons tous des réfugiés permanents, rendant tout espace comme un potentiel refuge.

05

CONCLUSION

Depuis très longtemps, le refuge est considéré comme un espace dédié et identitaire. Comme un abri nous permettant de se mettre à l'écart, souvent exprimé sous la forme d'un « cocon » ou d'une cabane. Cette typologie de refuge, offrant une protection aux formes englobantes, tend parfois vers un effacement partiel voire total dans un environnement, par le développement d'architectures mimétiques ou caméléons.
Mais le refuge ne nous permet pas seulement un repli physique. Il peut aussi être un moyen d'ouverture, lorsqu'au travers de celui-ci, nous nous exposons à une dimension spirituelle, esthétique ou encore un espace psychique.

Ce travail de recherche m'amène à entrevoir une mutation du terme refuge, en adéquation avec l'évolution considérable de notre société, à laquelle nous assistons. Ainsi, cela m'amène à apporter une nouvelle définition de ce terme. Celui-ci devient le potentiel de tout espace. Selon cette hypothèse, nous sommes tous soumis à une précarité quel qu'elle soit. Naturelle, sécuritaire ou sociale, elle nous place dans une incertitude permanente. Lié à cette dimension par son instinct de survie, l'Homme ne peut prendre que le statut de réfugié par nature.

Le refuge ne peut plus être défini par sa forme archétypale du cocon. Devenant tout espace, il n'a plus de forme prédéfinie et peut alors se retrouver sous de nombreux autres aspects. Il s'adapte au lieu afin de lui apporter une dimension réversible. Nous sommes face à une nouvelle manière de penser tout espace comme potentiel refuge.

Si nous portons un regard plus général sur cette théorie selon laquelle tout espace est refuge, la planète Terre en fait aussi parti. En se rendant sur la Lune, l'Homme recherche un monde similaire mais se rend compte que la Terre reste son seul lieu dans l'univers. Cet événement psychique et anthropologique nous a permis de passer d'une vision de la Terre comme « Le monde », à celle-ci comme « Un monde ». Elle devient notre habitat,

notre refuge. L'Homme se pose alors comme un éternel réfugié.
Nous pouvons alors nous questionner sur notre intérêt à explorer l'univers ? Pourquoi cherchons-nous un refuge ailleurs ? La Terre devient-elle une menace pour l'être humain ?

06

SOURCES

BIBLIOGRAPHIE

WEBOGRAPHIE

FILMOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CITÉS

PIERROT Jean. *Guillevic ou la sérénité gagnée*, éd. Ceyzérieu : Champ Vallon, 1993. 272p.

EDWARDS John. *Atelier de Francis Bacon*, éd. Londres : Thames Hudson, 2004. 122p.

ROSA Hartmut. *Accélération : Une critique sociale du temps*, 1ère éd. Paris : La Découverte, 2010. 480p.

SLOTERDIJK Peter. *Sphères. Volume 3, Ecumes : sphérologie plurielle*, éd. Paris : Pluriel, 2013. 790p.

BACHELARD Gaston. *Poétique de l'espace*, éd. Paris : Quadrige, 1981. 228p.

CLARK Phoebe. *Les carnets du paysage - Déchets*, n°29, éd. Arles : Actes Sud, 2016. 240p.

FREUD. *La science des rêves,* traduction de L. Meyerson, éd. Paris : Club français du livre, 1963. 347p.

DECOIN Didier. *La dernière nuit*, éd. Paris : Balland, Paris, 1991. 112p.

VERGELY Bertrand. *Retour à l'émerveillement*, éd. Paris : Albin Michel, 2010. 336p.

CYRULNIK Boris. *Un merveilleux malheur*, éd. Neuilly-sur-Seine : Odile Jacob, 2002. 256p.

OUVRAGES CONSULTÉS

AGIER Michel. *Campement urbain : du refuge naît le ghetto*, éd. Lausanne : Payot, 2013. 134p. (Manuels Payot)

Paris refuge : habiter les interstices, **AGIER Michel**... et al. Paris : Croquant, 2011. 192p. (Carnets d'exil)

AUGER Marc. *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, éd. Paris : Seuil, 1992. 160p.

La recherche s'expose : espace public et sans domicile fixe, **CARAES Marie-Haude**... et al. Saint-Etienne : Cité du design, 2012. 133p.

COUSIN Jean. *Espace vivant : introduction à l'espace architectural premier*, éd. Paris : Moniteur, 1980. 236p.

CZECHOWSKI Nicole, *Habiter, habité : L'alchimie de nos maisons*, éd. Paris : Autrement, 1990. 163p.

Les sens de la maison. Sensibilités. Histoire, critique & sciences sociales, **FARGE Arlette**... et al, revue n°2, éd. Etats-Unis : Anamosa, 2017. 184p.

FOUCAULT Michel. *Des espaces autres.* Architecture, mouvement, continuité, revue n°5, éd. Paris : Gallimard, 1984. 1571p.

KAITTING Mary Lou. *Le Refuge dans « Voyage au bout de la nuit »*, éd. Laval : Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université, 1985. 354p.

Work in my backyard ! L'intensification urbaine des zones pavillonnaires par l'implantation d'activités économiques », Densifier la ville horizontale. Vers des campagnes urbaines durables, **LINOSSIER Rachel**, **LÉGER Jean-Michel** et **MARIOLLE Béatrice**. éd. Marseille : Parenthèses, 2018. 14p. (à paraître)

Constellation.s, Habiter le monde, **LUSSAULT Michel**... et

al, éd. Arles : Actes sud, 2017. 780p.

Note d'Urgence. **MAIGNIAL Benoît** et **CALAFAT Laurence**, éd. Montpellier : De l'Espérou, 2002. 161p.

MEADOWS Fiona. *Habiter le campement*, coéd. Arles: Actes sud et Paris : Cité de l'architecture et du patrimoine, 2016. 352p. (L'impensé)

Mini Maousse 6. Habiter le temporaire. La nouvelle Maison des jours meilleurs, **MEADOWS Fiona**... et al, éd. Paris : Alternatives et Cité de l'architecture et du patrimoine, 2017. 256p.

La maison, la ville et les gens : le phénomène bidonville, **ORHON Jean-Nicolas**... et al, éd. Paris : Passage, 2004. 291p.

La cité de refuge, **Le Corbusier** et **Pierre Jeanneret** / **RAGOT Gilles** et **CHADOIN Olivier**. éd. Paris : Patrimoine et centre des monuments nationaux, 2016. 240p.

Cabanes / **RENARD Thomas**, **DE BOUCHERVILLE Adèle**... et al, éd. Nantes : 303, 2016. 96p.

SERON PIERRE Catherine. *Reconstruire face à l'urgence.* AMC, octobre 2012, n°218, p.89

SOLNAIS Laurence. *Le peintre et son atelier : Les refuges de la création*, Paris, XVIIe-XXe siècles, éd. Paris: Parigramme, 2006. 254p.

Ambiances urbaines en partage. Pour une écologie sociale de la ville sensible / **THIBAUD Jean-Pierre** et **DUARTE Christiane Rose**, éd. Suisse : Metispresses, 2013. 256p.

VEDECOM. P*assages - Espaces de transition pour la ville du 21e siècle*, éd. Barcelone : Actar, 2017. 256p.

VIRILIO Paul. *Scaphandres urbains*, éd. Paris : Jean Michel Place, 1996. 96p.

WEBOGRAPHIE

OUVRAGES CITÉS

RUBIO Martin. *Le silence m'a réappris à entendre (en ligne) Psychologies*. 2010. Consulté le 11/01/2018. 3p.
Disponible sur Internet : http://www.psychologies.com/Culture/Spiritualites/Pratiques-spirituelles/Articles-et-Dossiers/Le-silence-m-a-reappris-a-entendre

OUVRAGES CONSULTÉS

BOUYGUES IMMOBILIER. *Ville numérique : la pause menacée ?* (en ligne) Demain la ville. 14 avril 2016. Consulté le 23/05/2017. Vivre la ville, 1p.
Disponible sur Internet : http://www.demainlaville.com/ville-numerique-la-pause-menacee/

BALESTRA Raymond... et al, Fape 2006 « *Cabanes, abris et autres refuges* » (en ligne) Habiter autrement. 2006. Con-sulté le 13/10/17.
Disponible sur Internet : https://www.habiter-autrement.org/08.minimaliste/contributions-08/Abris_cabanes_refuges_fape_2006.pdf

DE MEREDRIEU Florence. *Au Centre Pompidou : l'atelier de Mondrian*. (en ligne) Journal ethnographique. 19 décembre 2010. Consulté le 09/01/2018. 2010. 1p.
Disponible sur Internet : http://florencedemeredieu.blogspot.fr/2010/12/au-centre-pompidou-latelier-de-mondrian.html

MALEK Stéphane... et al, *Rouen se lance dans l'urbanisme tactique : Une méthode pour (ré)aménager la ville en douceur ?* (en ligne) Médium. 19 septembre 2017. Consulté le 13/11/17. Le Lab. 1p.
Disponible sur Internet : https://medium.com/le-lab/rouen-se-lance-dans-lurbanisme-tactique

UNQUI DESIGNERS. *La pause olfactive et détendue, c'est avec Inspire !* (en ligne) Lyon City Demain. 07 mars 2017. Consulté le 27/05/2017. Projets retenus, 1p.
Disponible sur Internet : http://www.lyon-design.org/2017/03/07/la-pause-olfactive-detendue-avec-inspire/

FILMOGRAPHIE

OUVRAGES CONSULTÉS

BAILLOT Marie et **LEISINK Claire**. *Les maisons insolites de Paris* (documentaire). éd. Paris : France Télévision, novembre 2017, PAL, 0h50m

DESVEAUX Jean-Baptiste. *Les refuges intérieurs : repli ou voyage ?* (audio). éd. Paris : France Inter, 2017, 1h22m

LECONTE Patrice. Tandem (DVD vidéo). éd. Paris : Collector, 1987, 1h31m

MILLS James. *Panique à Needle Park* (DVD vidéo). éd. Paris : Inculte, 1971, 1h50m

SINTES Fabienne. *Comment faire face à la montée des eaux ?* (audio). éd. Paris : France Inter, 2015, 0h37m

La notion de refuge est présente dès notre plus jeune âge. Dans le ventre maternel. Puis, dès lors où enfant, nous nous construisons des cabanes. Une association à des formes très archétypales, de type « cocon », s'associe alors à cette notion. Souvent utilisées par les designers comme modèle pour développer des espaces rassurants, nous nous questionnerons sur cette récurrence formelle. Existerait-il une autre forme rassurante permettant de conserver cette sensation de sécurité ? Une forme construite est-elle vraiment indispensable ?

Ce mémoire est le résultat d'une réflexion sur la place du refuge dans notre société contemporaine. Il a longtemps été considéré comme un espace dédié et identitaire. Aujourd'hui, sa dimension entre dans tout espace. Pour des raisons écologiques, sécuritaires mais aussi sociales, une menace constante pèse sur notre société. Le refuge devenant permanent et universel.

lm: d:
La Martinière-Diderot